

FOU?
DANS LA TÊTE
D'ALEX KÜCKEN

Anaïs Belhasard

Fou ?

*Dans la tête
d'Alex Kücken*

Roman

Éditions Persée

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2019

Pour tout contact:
Éditions Persée – 27 allée des 5 Continents – ZA du Chêne Ferré – 44120 Vertou
www.editions-persee.fr

Pour J.

PRÉFACE INTRODUCTIVE

L'Amigo est une institution à Bruxelles. Un hôtel de luxe à part. Avec son sol de grosses dalles de pierre sombre et son mobilier ancien, il dégage une atmosphère authentique, sophistiquée et confortable à la fois.

J'aime cet endroit, et en particulier son bar. Ses tables basses de bois patinées, entourées de canapés et de fauteuils de velours y sont largement espacées. Ce qui accentue l'atmosphère feutrée et reposante du lieu.

J'avais tout de suite pensé à cet endroit quand il a été question de nous rencontrer, J. et moi. Je voulais qu'il se sente à l'aise pour me parler de lui. Qu'il n'ait pas à hausser le ton pour couvrir le bruit d'autres conversations, ni à craindre d'être entendu par des oreilles indiscrètes.

C'est l'une de mes amies, Sophie, qui m'a mise en relation avec J. J., pour ce que j'en sais, est un homme de trente-six-ans sur lequel a été posé le diagnostic de schizophrène à l'âge de vingt-deux ans. C'est ce que m'a dit Sophie en m'expliquant que J. souhaitait écrire son histoire, et qu'elle avait pensé que j'accepterais peut-être de l'y aider. Quand J. et moi nous nous parlâmes au téléphone, il me dressa le tableau de sa vie.

Sa solitude affective, son isolement social. Le pourquoi de tout cela selon lui, et les internements à la chaîne qu'il avait subis. Sa vie brisée, irrémédiablement.

Certaines répliques de J. me laissèrent supposer que cet homme était loin d'être un idiot, et son destin malheureux m'en questionna davantage.

Il m'expliqua que seuls les psychiatres s'exprimaient sur les patients, que ces derniers n'avaient aucun moyen de faire connaître leur vécu. J. était certain que le récit de sa vie pourrait aider bien des personnes en souffrance psychologique, les faire se sentir moins seules, les démarginaliser à leurs propres yeux.

Et voilà, j'étais à présent installée dans l'un de ces canapés du bar de l'Amigo. À la table du milieu contre le mur du fond.

De là, je faisais face à l'entrée du bar, guettant l'arrivée de J..

Je savais qu'il allait arriver d'une minute à l'autre car il m'avait texté une demi-heure plus tôt qu'il était dans les parages et attendait mon signal pour me rejoindre.

Aurais-je dû me sentir nerveuse, inquiète, sur mes gardes ? Après tout, je ne savais pas grand-chose de l'homme que j'attendais, à part qu'il avait fait plusieurs séjours en hôpital psychiatrique. Mais rien de tout cela ne m'inquiétait. Ma seule appréhension était d'être déçue.

Au travers de son discours et de sa voix au téléphone quand je l'avais contactée et des quelques éléments de sa vie qu'il nous avait confiés, à Sophie et à moi, je m'étais fabriqué une image de lui.

Grand, parce qu'il était germanophone et avait une voie profonde. Plutôt beau aussi, même si Sophie n'avait donné aucune indication sur ce point. Avec des yeux à l'expression profonde et un peu exaltée. Les traits marqués par les épreuves et les chagrins de sa vie.

En bref, une sorte de Daniel Day Lewis.

Cependant, quand j'aperçus, passant la porte d'entrée du bar, un petit jeune homme frêle à l'air timide, que semblait regarder de travers le personnel de l'Amigo, je devinai tout de suite que c'était lui.

Nos regards se croisèrent à travers la salle, et lui aussi comprit que c'était avec moi qu'il avait rendez-vous.

Je le vis échanger deux mots avec l'un des portiers qui l'avait escorté jusqu'à l'entrée du bar, puis il avança jusqu'à la table où j'étais installée.

Arrivé devant moi, comme il hésitait, je me levai, et lui serrai la main en me présentant :

— J ?, fis-je en lui souriant. Bonjour, Anaïs.

— Enchanté, Anaïs, répondit-il de sa voix grave et bien timbrée avec cette pointe d'accent germanique.

Comme il hésitait, je l'invitai à s'asseoir à côté de moi sur le canapé.

J. était petit. Sans doute moins d'1 mètre 70.

Petit et mince.

Habillé d'un jean plutôt slim, d'une paire de sneakers, et d'une grosse doudoune qui lui descendait jusqu'à mi-cuisse.

Il avait les cheveux châtain clair, ni courts, ni longs. Son visage disparaissait à moitié sous une barbe clairsemée.

Ses yeux, d'un vert tirant vers le noisette ou le gris, semblaient comme délavés.

Au fond de ses prunelles une expression intense.

Je savais qu'il avait trente-six ans, mais il en paraissait dix de moins.

En fait, j'avais l'étrange impression d'être en présence d'un enfant pourvu de la voix et du regard d'un homme.

Je m'étais déjà demandé ce qu'il s'imaginait de moi et de mes motivations à travailler pour lui.

Si je devais m'avouer vaguement déçue par son apparence de freluquet, que pensait-il, lui, de moi ?

Pour faire connaissance avec lui, je m'étais habillée simplement, afin de risquer le moins possible que J. – un homme de trente-six ans, dont la vie jusque-là était loin du champ de roses – ne se sente trop en décalage avec moi.

Je portais donc un pull bleu marine, un peu ample sur un jean et des escarpins. J'avais gardé frileusement sur mes épaules mon manteau. Un classique en laine couleur Camel. Mes cheveux étaient retenus en arrière par une petite barrette d'écaille.

Je croyais être casual, mais, face à lui, je me sentis tout à coup ridiculement apprêtée.

Un garçon en uniforme noir s'approcha de notre table.

Je commandai un thé et une bouteille d'eau plate.

Puis, comme J. restait silencieux, je me tournais vers lui :

— Vous ne voulez rien boire ?

— Euh... un coca, s'il vous plaît, répondit-il en se tournant directement vers le serveur.

Quand le serveur se fut éloigné, je me tournai à nouveau vers J. :

— Je n'ai pas pensé... mais vous avez peut-être faim ? Vous voulez commander à manger ?

— Non, j'ai déjà mangé dans le train, je vous remercie.

— C'est vrai que vous venez de loin.

— Pas tant que ça. Deux heures de train, ça passe vite.

J'aimais bien la manière dont il plantait son regard dans le mien.

Un regard à la fois innocent et profond. Un regard qui semblait chercher et avoir la capacité de lire au fond de mon âme.

— Alors, comment souhaitez-vous procéder ?

C'était un peu protocolaire comme approche, mais je n'étais pas complètement à l'aise dans mon rôle de journaliste-écrivain.

Il ne répondit pas immédiatement. Pas suffisamment en tout cas pour m'empêcher d'ajouter :

— Y avez-vous déjà un peu réfléchi ? Vous voulez me raconter oralement votre histoire et je l'écris pour vous... Ou bien vous l'écrivez, et je relis et remets en forme ce que vous écrivez ? Comment voyez-vous les choses ?

J. ne semblait pas avoir vraiment pensé à tout ça. En tout cas, il marqua un temps avant de me répondre d'une voix qui me parût hésitante ou intimidée :

— Euh, vous savez, comme je vous ai dit, je ne sais pas du tout comment écrire un livre.

— D'accord. Dans ce cas, je vous propose que vous me racontiez. Et puis, je m'efforcerai de restituer ce que vous me direz. Puis, vous me relirez et m'indiquerez ce qui ne vous paraît pas exact. Ça vous irait comme ça ?

— Oui, je crois.

Nous nous sourîmes, comme pour sceller un accord.

— Très bien. Alors, je vous écoute, lui dis-je toujours avec le sourire.

Il détourna les yeux un instant, l'air à nouveau un peu gêné

— D'accord. Euh... Par quoi, vous voulez que je commence ?

— C'est votre livre, c'est vous qui voyez. Le plus logique serait de commencer par le début, donc votre enfance.

— Ça va, dit-il, comme on dit en Belgique pour signifier son accord.

Et J. de commencer à me raconter sa vie.

Évidemment, J. ne put me raconter qu'une petite partie de sa vie pendant cette première rencontre. À peine survoler son enfance. J'imaginai que l'exercice le mettrait mal à l'aise. Mais, il m'assura du contraire, que cela lui faisait du bien de se confier et qu'il sentait qu'il pouvait me faire confiance. Et c'est vrai qu'il paraissait détendu. Il me sembla même déceler un peu de dépit quand, au bout de deux heures, je dus mettre fin à l'entrevue.

La glace semblait donc brisée entre lui et moi à l'issue de ce premier rendez-vous.

Nous passâmes quelques mois à communiquer plusieurs fois par jour au téléphone et par textos. Nous nous rencontrâmes deux autres fois également. Une à Bruxelles, toujours à l'Amigo, dans la foulée du démarrage du manuscrit, puis une seconde, à Eupen. Cette dernière circonstance fut instructive pour moi.

Elle me permit de faire une plongée dans l'univers de J., et de confronter sa réalité avec la perception que je m'en étais faite au travers de nos conversations et de ses récits.

Certaines péripéties de la vie de J., survenues durant ces mois de travail, m'amènèrent aussi à entrer en contact téléphonique avec certains de ses proches et certaines de ses relations.

Nous eûmes sur la période de nombreux épisodes de crise, lors desquels je découvris d'autres facettes de la personnalité de J.. Il m'arriva à plusieurs reprises de penser abandonner le projet et rompre le contact avec lui.

Mais, le personnage de J., à la fois mystérieux et attachant, désespéré jusqu'à l'agressivité et la violence, son martyr – indéniable, quelle qu'en soit la nature –, tout cela a fait que nous sommes allés jusqu'au bout. L'histoire de J. est écrite. Ses souffrances n'auront pas été complètement vaines. Du moins laisseront-elles une trace écrite.

Pour des raisons de respect de la vie privée de J et de celles de ses proches, les situations, lieux et personnages ont été complètement modifiées dans l'œuvre qui va suivre.

L'histoire qui suit est donc purement fictive. Toute ressemblance avec des personnes, des organismes existants ou des événements ayant eu lieu serait à considérer comme une coïncidence.

PROLOGUE

Cellule 212 – juin 2003

Je viens de me réveiller et je ne sais pas trop où je suis.

Je regarde autour de moi. Les murs sont gris. Quelque chose me pousse à les toucher...

Ils sont capitonnés.

Directement, à côté du lit, il y a une petite table blanche toute en plastique.

Cette petite table et le lit constituent le seul mobilier au sein de ces quatre murs.

Je tourne la tête vers la gauche et j'aperçois une porte, capitonnée elle aussi. Et au-dessus, l'œil noir d'une caméra.

Mes mains moites se mettent à trembler. Elles s'accrochent aux côtés du lit. Elles se resserrent sur des bandes de toile épaisse.

Qu'est-ce que c'est ? Des sangles ?! Pour quoi faire ?

Mon dieu, je crois bien que je suis dans une cellule pour fou furieux ! En moins d'une seconde, je sens mon corps se couvrir d'une sueur froide et le tremblement de mes mains s'accroît.

Qu'est-ce que je fais là ? C'est un cauchemar. Oui, c'est ça, ça doit être un cauchemar. Ma bouche est sèche. Je voudrais appeler, me faire rassurer.

Je saute du lit et me précipite sur la porte. Elle est fermée à clé.

Je me mets à taper dessus et à hurler. « Au secours, ouvrez-moi, je dois parler, je veux parler ! Faut que je parle à quelqu'un ! »

Je continue de tambouriner, de hurler à m'en casser la voix. En vain. Mes poings, mes genoux, mes épaules, mes pieds et mon front sont maintenant tout endoloris malgré l'épaisseur du capitonnage. Je tombe à genoux, puis ma tête vient heurter le sol recouvert d'un épais lino avant que je n'éclate en sanglots.

J'ai fini par me calmer. Plusieurs heures plus tard, quelqu'un est venu m'apporter un repas. C'était un gros mec basané, qui semblait d'origine polynésienne. Pas eu moyen d'échanger un seul mot avec lui.

J'essaie d'éviter de regarder la caméra. Chaque mouvement que je fais, je devine qu'il est observé. Je ne sais pas qui m'observe. Mais je devine que quelqu'un suit tout sur un écran, quelque part dans un bureau.

Trois fois par jour, on m'apporte à manger. Les couverts comme les assiettes sont en plastique. À côté du lit, il y a un bouton, capitonné lui aussi – que je peux pousser quand j'ai besoin de quelque chose. Mais, il faut parfois attendre deux heures avant que quelqu'un se décide à venir. Je le sais parce qu'il y a une horloge. Face au lit, mais tout en haut, sans doute afin ce que je ne puisse pas l'atteindre. En dessous de l'horloge, il y a une seconde porte capitonnée mais je ne sais pas où elle mène.

Je demande souvent de l'eau pour passer le temps en buvant.
Quand je regarde par la fenêtre, parfois je vois des gens dans le bâtiment d'en face.
Ils discutent et fument.
Le temps passe. Lentement.
Aussi, on me donne des médicaments.

Hier, On m'a dit que je verrai un psychiatre mardi prochain, et qu'il décidera si on va m'ouvrir la deuxième porte qui mène à une salle de bain, m'a-t-on expliqué.
Donc, si j'ai bien compté, Il y a encore le weekend, puis deux jours et ce psychiatre viendra.

Je suis à l'isolement et je ne sais pas faire autre chose que d'attendre.
J'essaie de rester le plus calme possible, mais je me sens très nerveux avec les médicaments que je suis obligé de prendre.

On m'a expliqué que je suis à l'hôpital Henri Chapelle et qu'il y a deux chambres d'isolement comme celle-ci, et qu'un jour je vais certainement sortir de celle où je me trouve.
J'essaie de ne pas regarder la caméra, et je pense au passé.
Mon Dieu, comment est-ce possible que je me retrouve dans un endroit pareil ?!
Il y a encore si peu, Je vivais avec ma copine et J'ignorais tout bonnement que des endroits comme celui-ci existent.
